

ANALYSE DE LA NOTION DE L'EXPERIENCE DU  
POINT DE VUE DE L'ANTHROPOLOGIE  
PHILOSOPHIQUE.

TAKIYETTİN MENGÜŞOĞLU, *Istanbul*

I

La notion de l'expérience a toujours été un sujet de débat dans l'histoire de la philosophie. La philosophie ancienne comme la moderne n'ont jamais cessé de l'interpréter et de l'expliquer. L'apparition à notre époque, d'une nouvelle discipline philosophique telle que l'anthropologie, a nécessité une révision de cette notion et la détermination des limites du rôle qu'elle joue dans le système de connaissance (Sciences, philosophie, connaissance de vie).

*Empeiria* était le terme qui correspondait au mot expérience dans la philosophie grecque. En latin *Experientia*, en français et en anglais *expérience* et en allemand *Erfahrung* expriment la même notion. *Experientia* est la racine du terme *expérimentation* qui s'emploie pour les sciences à peu près dans toutes les langues. Mais avec le temps, trois sens très différents et trois modes d'emploi correspondants ont pris naissance: la notion de l'expérience:

- 1 — dans la philosophie,
- 2 — dans les sciences,
- 3 — dans la vie pratique, dans la langue courante.

La notion de l'expérience tene qu'elle s'emploie en philosophie est privée de toute clarté; toutefois si l'on regarde attentivement au sens qu'on lui donne dans les textes philosophiques, l'on s'aperçoit qu'elle est employée dans le sens d'un contenu de conscience en tant qu'une perception intérieure ou extérieure. Certains systèmes philosophiques attribuent une grande importance à la notion de l'expérience prise dans ce sens; pour d'autres cette importance est moindre; pour d'autres enfin, elle est nulle. Le degré de cette importance est

en outre l'expression des différents systèmes philosophiques. Mais comme en toute conception philosophique et scientifique, le déplacement du centre de gravité de cette importance attribuée à la notion de l'expérience dépend de ce que ou l'expérience est considérée être le foyer de toute connaissance, ou qu'elle y a une importance relative, ou bien enfin qu'elle n'y en a aucune. Ce fait qui est gnoséologique, est en même temps l'expression des «ismes» philosophiques.- Dans l'histoire de la philosophie, quand l'expérience se trouve être le foyer de la connaissance, on parle d'*empirisme*; le *rationalisme* qui ne lui donne aucune place est la notion opposée. On a enfin l'*idéalisme transcendantal* de Kant qui donne à l'expérience un certain rôle relatif dans le système de connaissance.

L'*empirisme* qui, avec un terme anthropologique, considère l'homme comme une simple sphère de sens, rend absolue cette sphère-même, et prétend que toute la source de cette connaissance est uniquement l'expérience, les perceptions des sens. De l'autre côté le *rationalisme* qui considère l'homme uniquement comme un être de raison, prétend au contraire, que la source de la connaissance ne peut être que la raison, le *logos* la *mens*, la *ratio*. Depuis l'antiquité, la sphère des sens, suivant le rationalisme, nous induit en erreur; avec un mot de Platon la connaissance basée sur la sphère des sens est un matériel brut (barbare)<sup>1</sup>. La source de la connaissance est composée des *logoi*. Pour que la vraie connaissance l'*episteme*, c'est-à-dire une formation intersubjective puisse prendre naissance il faut que l'âme se libère de tout ce qui est donné par les sens, se retourne en soi-même et descende jusqu'aux *logoi*. Car la perception des sens ne se contente pas de nous tromper mais en même temps elle nous divise et elle nous éloigne l'un de l'autre. Suivant une expression de Leibnitz une telle connaissance est "*confuse*", elle ne nous assure que les *vérités de fait*. Or la connaissance qui prend son origine dans les *logoi* du fond de l'âme, est celle qui est universelle, nécessaire, et unificatrice; car pour Platon l'intersubjectivité (connaissance a priori) se base sur l'identité entre "*logoi*" et "*onta*"; ce sont les idées qui créent cette identité puisque ce sont les idées qui déterminent les "*logoi*" et "*onta*" (N. Hartmann).- Pour Kant qui considère l'homme comme un être *dual* (sens et pensée),

(1) Nous ne voulons évidemment pas attribuer à Platon l'idéalisme ou le rationalisme: la philosophie grecque ignorait d'ailleurs ces "ismes".

chacune de ces deux facultés a son rôle pour notre connaissance. De cette façon chez Kant l'expérience et la pensée ont chacune leur place respective.

Cet *alternatif* du problème de la connaissance qui trouve son origine dans la philosophie grecque n'a pas pu être résolu jusqu'à nos jours. Et c'est ainsi que, tandis que d'un côté les *empiristes* se sont entièrement basés sur cette notion et y ont tout ramené, les *rationalistes* l'ont refusée jusqu'à n'en vouloir jamais entendre parler. On voit donc que les philosophes ne s'occupent en général que du côté gnoséologique de l'expérience et ne se proposent même pas un autre but concret; ils font de la notion de l'expérience un objet de discussion abstraite, académique, privée de toute essence vitale; c'est de cette façon que la notion de l'expérience, comme toutes notions de connaissance, devient l'objet d'une étude abstraite après s'être isolée des phénomènes humains et de la vie concrète de l'homme: cela fait naître le célèbre *alternatif*, qu'on appelle empirisme-rationalisme, et dans lequel il ne serait nullement indispensable de s'enliser.

Considérons par exemple David Hume, le philosophe qui a revivifié cette notion dans la philosophie moderne et en a fait la notion fondamentale de sa doctrine. Pour Hume l'expérience est — exceptées les mathématiques — la source de toute connaissance, le principe unique du domaine des *matters of fact*. Il est vrai qu'à côté de cela, il semble qu'on veuille également donner une place à d'autres principes comme par exemple l'habitude, la causalité, la conformité entre les phénomènes de la nature; mais le fond de tous ces principes est encore l'expérience. Comme tant d'autres philosophes, Hume non plus a donné une réponse directe à la demande: qu'est-ce que l'expérience? Nous pouvons toutefois en analysant l'œuvre capitale qu'il a consacrée au problème de la connaissance, déduire le sens qu'il a donné à cette notion; en effet Hume conçoit l'expérience comme un contenu de conscience passif, des impressions données à nos sens, une notion empirico-gnoséologique; donc l'expérience n'est autre chose que la perception passive des sens. Il est vrai que la notion de l'expérience nous apparaît chez presque tous les philosophes comme un contenu de conscience, une notion gnoséologique, et devient un sujet de discussion perpétuelle dans l'histoire de la philosophie.

Kant est le premier à donner une définition précise de l'expé-

rience: "une connaissance donnée par la perception des sens"<sup>1</sup>. C'est encore Kant qui réussit à indiquer le rôle de l'expérience dans la connaissance scientifique et philosophique et à en déterminer les limites. Avec sa célèbre maxime: "toute connaissance humaine commence par l'expérience mais n'en jaillit pas"<sup>2</sup>, il élimine cet *alternatif* artificiel du problème de la connaissance, en montrant que l'*alternatif* n'a pas des fondements objectifs, qu'il n'est pas le produit de deux conceptions philosophiques opposées — l'empirisme et le rationalisme —, qu'il n'est pas indispensable d'en choisir une, qu'une troisième conception — par ex. la sienne — est possible.

Cette théorie unificatrice de la sphère des sens et de celle de la pensée conçue par Kant, — c'est-à-dire anthropologiquement parlant — l'acceptation de l'homme comme un être dual, ne nous permet pas d'obtenir une analyse du domaine des phénomènes anthropologiques de l'expérience, puisque c'est une conception gnoséologique; voilà pourquoi les discussions abstraites et académiques ont continué dans la philosophie postkantienne. Car cette profonde vision gnoséologique de Kant, non seulement ne réussit pas à embrasser le problème de l'expérience dans toute son étendue, mais n'arrive même pas à lui donner une direction. Car il faut convenir que la notion de l'expérience est loin de pouvoir être expliquée comme une notion simplement théorique et gnoséologique. Une conception gnoséologique sépare la notion de l'expérience, qui pourtant a sa source dans la vie-même et dans l'ensemble concret de l'homme — ainsi qu'il est traité du point de vue anthropologique —, de l'essence de toute la vie et en fait une notion qui n'existe que dans les livres de philosophie. —

## II

Pour la science, au contraire, l'expérience est un contenu concret, objectif et non un contenu de conscience, puisque elle se base non sur l'interprétation et les théories des contenus de conscience, mais sur des faits. Mais alors que représente l'expérience pour la science? aucune explication ou définition directe. Pourtant l'activité scientifique et les textes relatifs à la science peuvent nous éclaircir sur ce point. L'homme

(1) K. d. r. V. p.: 141-142

(2) K. d. r. V.: Einleitung.

de science ne se croit pas obligé de donner une explication sur chaque notion dont il se sert; surtout les expressions du langage journalire sont souvent prises telles quelles; l'expérience est bien une de ces notions. La science ne définit que les notions créées par la science-même (par ex. gen, genotype, phaenotype etc.); car sans ces définitions elle ne serait pas capable de faire des "expérimentations" et des recherches. En effet le sens de l'expérience dans la science, très différent de celui qu'elle a en philosophie, est plus proche de l'expérience qu'on acquiert dans la vie quotidienne, comme il sera expliqué bientôt. Car la science n'est autre chose que la vie journalière approfondie, puisqu'elle n'abandonne jamais la vie, les phénomènes qui l'entourent, les problèmes qu'elle suscite. Au fond la science véritable — celle qui se trouve au milieu des recherches — est une connaissance qui chemine dans la direction de la vie et des phénomènes qui nous entourent, et s'y approfondit. Car la science part d'une attitude naïve-ontologique; même, elle ne se croit pas obligée de rendre compte de cette attitude — et de fait, ne rend pas compte — puisque cette attitude et ce point de départ lui semblent évidents. -

En outre la science ne concède aucun privilège à l'une des deux sphères, celle des sens et celle de la pensée, comme le fait habituellement la philosophie; elle ne divise pas l'homme en le séparant en ces deux sphères copposées, ou plutôt, la question ne l'intéresse même pas. En étudiant les problèmes qui la concernent, elle se meut de leurs phénomènes, que ceux-ci lui soient donnés directement (macroscopique) ou indirectement (microscopique); et dans toutes ces méthodes de recherches la science agit activement.

Quel est donc le sens de l'expérience dans la science? Elle y est une sorte d'activité dirigée, qui a diverses significations: elle s'emploie dans un sens d'expérimentation qui consiste ou dans les observations faites sur les phénomènes, ou dans des résultats obtenus par suite de ces observations, ou bien dans les faits mêmes, ou bien encore dans des expérimentations exécutées dans un laboratoire. Aucune de ces différentes expressions de l'expérience ne peut être admise comme un simple contenu de conscience; il s'agit ici d'une activité de l'homme sur l'objet de la recherche; car enfin ce qui intéresse dans la science ce ne sont pas les contenus de conscience mais bien la chose sur laquelle l'on travaille et l'on fait des recherches, l'activité de l'homme et la direction

de cette activité. Ce sont les *positivistes* qui, les premiers, ont construit des théories spéculatives, exprimé des idées dénuées de fondement et avancé des prétentions contraires à la véritable nature de la science; c'est ainsi que par exemple des prétentions telles que: les objets de la science sont un complexe des sensations etc.. ne se conforment nullement à la conception réelle de la science. Car la science retient comme réel tout ce qu'elle recherche et ne doute pas un instant de cette réalité.

Cette explication nous montre que la notion de l'expérience n'est pas, comme aussi en philosophie, un contenu de conscience; ce qui apparaît clairement dans le terme expérimentation de laboratoire; et l'expérimentation "est le transfert de l'observatoire de la nature au laboratoire"<sup>1</sup>. Car la science fait ses expérimentations en répétant de façon artificielle ce qui se produit de soi-même dans la nature, avec un terme général, dans l'un quelconque des domaines de l'être réel; en effet il n'est guère possible — en dehors de certains cas comme ceux qu'offrent la météorologie et l'astrologie qui se contentent de simples observations et de calcul — de fixer les lois des phénomènes sans faire des expérimentations. Le phénomène à étudier se fait isoler des phénomènes qui l'accompagnent grâce à l'expérimentation de laboratoire, ce qui permet de fixer les conditions auxquelles il est sujet. On peut faire ressortir les rapports qui existent entre les conditions qui déterminent leur degré d'influence, de dépendance ou d'indépendance réciproque, en changeant certaines de ces conditions et en en maintenant fixes d'autres. Ainsi pour mesurer par exemple la vitesse de la lumière des expérimentations de laboratoire sont nécessaires. Car il est impossible de calculer cette vitesse dans la nature: on prend une distance déterminée et une source de lumière et on évalue la mesure avec la méthode connue; ce qui se mesure en réalité, ici, est le rapport entre le temps et l'espace.

Galilée, le fondateur de la méthode expérimentale et analytique dans les sciences naturelles, a découvert la loi de la chute des corps, non pas sur des corps qui tombaient au hasard mais par la méthode du plan incliné qui s'effectue dans le laboratoire. Il est impossible de déterminer cette loi dans la nature. C'est en variant un à un les éléments

(1) Wilhelm H. Westphal: Physik 3. Auflage 1932, Berlin, Einleitung.

qui forment le phénomène de la chute, comme la distance, la vitesse, le temps etc.. que Galilée a déterminé le rapport entre eux et obtenu le résultat bien connu.

Le même peut se dire pour "les expérimentations" concernant la biologie héréditaire. Tout le monde peut observer ce phénomène, qu'une créature transmet les caractères spirituels et corporels propres à elle à une autre créature qui est son propre produit; mais c'est seulement grâce aux expérimentations effectuées dans les laboratoires qu'on peut déterminer les modes par lesquels les facteurs héréditaires se transmettent au nouvel individu; pour obtenir ce résultat il faut fixer les porteurs de ces facteurs auxquels justement s'attache l'expérimentation qu'on fait dans le laboratoire; par suite, il est possible de prouver que par exemple en détruisant l'un des facteurs héréditaires le nouvel individu n'est pas sujet à ce facteur. Comme chaque expérimentation celle-ci également s'effectue activement par l'homme de science. Ainsi, on effectue dans le laboratoire une expérimentation qu'on applique à un certain individu. De telles expérimentations concernent l'essence; c'est pourquoi sous les mêmes conditions les mêmes résultats doivent s'obtenir pour n'importe quel individu de la même nature. Mais si les conditions sont différentes, les facteurs héréditaires d'un individu à l'autre peuvent être différents. La science, grâce aux expérimentations et aux recherches effectuées activement dans le laboratoire, indique les limites et les raisons de cette variation.

Mais ces expérimentations se font pour la vérification d'une certaine hypothèse, d'une certaine théorie et non pas à tout hasard. C'est la raison pour laquelle on dit: "l'expérimentation est une question posée à la nature". La nature est libre de répondre à la question ou non. Mais ces questions non plus sont dictées par le hasard; elles se reposent également sur une certaine base de phénomènes. Les observations et les suppositions que nous faisons à propos de certains cas rencontrés dans la nature nous poussent à poser des questions ou à soutenir des points de vue. La nature ne répond qu'à de telles questions qui ont une certaine base, une corrélation ontologique; la réponse peut être positive ou négative et tous les deux cas ont leur importance au point de vue de la science.-

En outre la science décompose les questions posées en autant d'éléments simples qu'il est possible de faire; et elle avance petit à

petit en faisant des expérimentations sur chacun; la science ne connaît pas de bonds; chaque nouvelle expérimentation ajoute quelque chose de nouveau à la science. Le domaine sur lequel des expérimentations n'ont pas encore été faites ne peut pas être considéré faisant partie des sciences expérimentales. Si le chercheur hésite à appliquer ses recherches expérimentales à propos d'un phénomène, sur un groupe de phénomènes hétérogènes, ceci est le résultat du caractère de sa méthode de recherche. Si le chercheur nous dit: l'expérimentation seule nous montrera de quelle manière un tel phénomène adviendra, le sens est celui-ci: on fera des expérimentations sur ce phénomène; on essaiera de voir si ce qu'on a soutenu jusque-là continue à valoir; dans le cas négatif la recherche n'aura pas atteint son but; alors on cherchera les motifs de la déviation; l'existence de ces motifs sera le commencement de nouvelles expérimentations dans une autre direction, et la recherche continuera sans cesse. -

L'expérimentation scientifique est donc une méthode à laquelle on a recours et qu'on conduit activement pour la réalisation d'une certaine proposition, d'une certaine conception; ce qui ne nous permet plus de concevoir l'expérimentation dans la science comme une chose passive. Comme il a été dit plus haut l'expérimentation est une attitude active de l'homme de science; la tendance dominante dans la science et la philosophie de notre temps est bien loin d'admettre la conception des positivistes qui ramènent les objets aux complexes des sensations; la perception est la perception d'un objet qui existe en soi-même; dans la science et dans la philosophie la perception également doit être dirigée et conduite; ce qui apparaît clairement surtout dans l'expérimentation; c'est la raison pour laquelle l'expérimentation reste comme une méthode importante dans l'enseignement et la recherche des sciences expérimentales. L'homme de science entraîné de faire des expérimentations, trouve déplacé d'affirmer que ces expérimentations sont des contenus des sens et pour les composer la pensée doit d'abord s'y mêler; en effet une telle affirmation est vraiment déplacée: l'homme dans la science et dans la philosophie se trouve au milieu de ses recherches avec toute son *existence concrète*. Si la science doit se considérer, non pas comme une certaine adresse c'est-à-dire comme une simple technique mais comme le progrès de notre connaissance concernant les différents domaines des phénomènes, il est indis-

pensable que l'homme se trouve au milieu de ses recherches avec l'ensemble de tout son être. Il n'est d'ailleurs pas possible de concevoir la science d'une autre façon; il n'est pas possible d'avancer des opinions qui ne sont pas conciliables avec les recherches scientifiques; car, même le subjectivisme a des limites dont la science est le modèle concret: quand on dit science ce n'est pas une *subjectivité* qu'on veut entendre, mais une *intersubjectivité* qu'i veut dire l'entente réciproque des sujets; ce qui n'est possible qu'autant qu'il y a objectivité.

En outre, de notre temps, il est assez clairement compris que la connaissance a priori n'est pas la fonction d'une certaine faculté du sujet par exemple de sa pensée, comme aussi l'expérimentation n'est pas une fonction des sens, mais au contraire c'est la fonction de toutes les facultés de l'homme, de l'ensemble de son être, de ses relations avec le monde. Il apparait ainsi que la proposition: "la science s'occupe de la connaissance expérimentale et la philosophie de la connaissance a priori" est le résultat d'une compréhension et d'une interprétation erronnées. Car, ni la science peut se passer de la connaissance a priori, ni la philosophie de l'expérience dans son sens large, en effet la connaissance ne peut pas ne pas contenir un élément d'a priori; l'a priori est donc de différentes espèces; par exemple l'a priori des mathématiques et l'a priori des sciences expérimentales sont différents l'un de l'autre. Seulement cette différence ne provient pas de la structure de la connaissance mais de la distinction qui existe entre les domaines de l'être dont s'occupent les deux sciences et les méthodes qui sont appliquées. -

Sans aucun doute toutes les science ne sont pas expérimentales; par exemple les langues, l'histoire, les mathématiques ne comportent pas l'expérimentation. Les mathématiques ne permettent aucune sorte d'expérimentation. Un fait historique ne peut jamais être répété dans un laboratoire. On ne peut pas manier la langue comme on veut, c'est-à-dire on ne peut pas faire des expériences sur la langue. Nous pouvons seulement observer et fixer le mode avec lequel les faits historiques naissent et se succèdent, comme aussi les bases sur lesquelles ils se reposent. Comme nous ne pouvons pénétrer dans le fond d'un fait historique et de ses conditions qu'après en avoir étudié le processus de même nous ne pouvons pénétrer la structure d'une langue qu'en partant de ses propres phénomènes. Mais ne pas pouvoir avoir

recours à une expérimentation de laboratoire dans ces sciences ne veut pas dire que l'arbitraire y règne. Un fait historique est un fait qui est arrivé dans un temps déterminé, dans un lieu déterminé, et entre peuples déterminés; et il n'est pas possible de le répéter ni de l'altérer; il n'y a aucune différence entre un fait historique et un phénomène de la nature pour ce qui concerne l'importance que l'on doit accorder au processus de la recherche. Seule la méthode varie. Car les faits historiques concernent les hommes et se passent parmi eux, ce qui fait que la relation entre de tels faits et la sphère des valeurs est tellement étroite qu'il devient difficile de les étudier de façon objective sous bien des rapports. Cette difficulté diminue plus ou moins avec le temps et le changement des générations qui amène la chute des passions; car ainsi on arrive à acquérir une attitude plus objective devant ces faits. Nous avons dit plus ou moins, car cette difficulté ne disparaît jamais entièrement: on ne pourra jamais éviter la difficulté qui surgit dans le débrouillement des motifs qui ont influencé le procès des faits, celle de démêler les groupes de valeurs opposées, celle qui naît à cause des multiples descriptions des faits dans différentes sources et même de leurs diverses interprétations, à cause du nombre infini de documents dont il faut dépouiller les faux entre les vrais. De très rares historiens ont eu le privilège de surmonter tant d'obstacles, et c'est pour cela qu'on rencontre rarement un véritable historien: le domaine de l'histoire est là où l'homme se trouve de la façon la plus vraie, la plus concrète.

On ne peut pas dire de même pour les sciences linguistiques. Les problèmes concernant les langues peuvent plus facilement être étudiés. Car la langue se développe avec le peuple qui la forge, et n'admet pas les interventions destinées à changer sa structure. Celle-ci ne peut être modifiée par des forces extérieures. Les recherches faites dans le domaine linguistique peuvent avoir des résultats plus précis par rapport à celui de l'histoire, car celui-là est moins compliqué que celui-ci. Mais ni l'un ni l'autre ne peut être retenu exempt de l'expérience: les expériences de vie, les expériences anthropologiques ne peuvent manquer nulle-part.

Les méthodes de recherche, au contraire, des mathématiques et des sciences organiques et inorganiques sont plus déterminées; les possibilités de recherche sont plus vastes et les résultats obtenus plus précis. Car le rapport entre ces sciences et la sphère des valeurs n'est pas

aussi étroit que celui de l'histoire et de la linguistique avec cette même sphère. Ce n'est qu'en tant que connaissance qu'elles sont en rapport avec la structure des valeurs de l'homme: aucune connaissance ne peut se passer de la structure des valeurs: tant que la connaissance ne possède pas un haut caractère des valeurs, l'homme ne peut s'y vouer et se dévouer pour elle. Toutes ces explications démontrent clairement que dans les sciences, une expérience dans le sens entendu par David Hume n'est pas en question et la notion de l'expérience gnoséologique n'est qu'une notion de discussion académique; de ce fait on peut considérer ce genre d'expérience comme parfaitement isolé, séparé de l'essence concrète de la vie.

Essayons maintenant de faire ressortir la signification anthropologique de l'expérience. Il n'est nullement facile de déraciner la notion de l'expérience traditionnelle qui a acquis un caractère assez statique et où différentes théories philosophiques sont en lutte. Cette notion est en effet la parallèle de la conception traditionnelle de l'homme. Nous rencontrons ici de nouveau les préjugés que nous avons combattus là; mais le travail présent ne s'occupera pas de cela. Il se propose en effet de faire ressortir la signification de la notion de l'expérience dans la vie; pour cela nous partirons des phénomènes, des exemples concrets; car la notion de l'expérience gnoséologique naît d'une abstraction déterminée et, devenant absolue, prétend embrasser l'expérience dans tout son ensemble. Une étude de la notion de l'expérience anthropologique, assise sur des fondements ontologiques commencera son effort en éliminant cette abstraction; car la notion de l'expérience anthropologique trouve sa source dans la langue quotidienne, dans la vie et dans ses phénomènes: la vie quotidienne, la vie concrète qui s'appuie sur des bases ontologiques est un domaine des phénomènes qui ne connaît pas d'abstraction.

### III

Dans les recherches ontologiques de la philosophie contemporaine, certains indices nous démontrent l'insuffisance de l'expérience que nous appelons gnoséologique; insuffisance qui a été mise en évidence pour la première fois par Nicolai Hartmann. Celui-ci a montré clairement dans son analyse des actes qui nous donnent la réalité, que l'expérience

occupe une place éminente parmi eux; pour lui, l'expérience ne peut jamais être isolée, séparée de la vie concrète. Il introduit l'acte de l'expérience qui ne doit pas être isolé de la vie concrète, parmi les actes *émotionnels-receptifs*. "L'expérience (celle qui fait partie du groupe des actes émotionnels-receptifs) dont il est ici question, ne doit pas être confondue avec l'expérience dans le sens scientifique épistémologique; elle n'a rien de commun avec le percevoir, l'observer, l'expérimenter. C'est une expérience d'un autre genre, plus élémentaire, plus profonde et enracinée dans la vie, en même temps plus humaine et plus fondamentale, plus familière au langage courant que le connaître empirique. C'est cette expérience qui nous permet de connaître ce que nous rencontrons. C'est de cette expérience qu'il s'agit quand je suis exposé à l'injustice des hommes, quand je suis apprécié ou méprisé, quand on se fie ou se défie de moi, quand on m'estime ou l'on me dédaigne. C'est dans ce sens de l'expérience que je me rends compte en général de tout ce qui se fait pour moi ou contre moi, et même du comportement passif des gens, de leur timidité de leur mentalité pénétrante; c'est de la même façon que je me rends compte de mes propres actions, de ma réussite ou de mon échec."<sup>1</sup> Il est par conséquent impossible de donner à l'expérience prise dans ce sens une signification empirique

Ainsi grâce à cet acte, des faits réels, des phénomènes, la réalité des situations de la vie nous sont données. Cette réalité a une importance majeure de la réalité qui nous est donnée par les actes de la connaissance et elle a un côté indéniable. Mais le but proposé par Hartmann est uniquement de nous faire voir que l'expérience qui est un acte émotionnel-receptif a, dans le problème qui consiste à nous donner la réalité, un autre rôle que la donnée des sens. Hartmann insiste sur le caractère essentiellement émotionnel-receptif, passif de l'expérience, et il est tout naturel qu'il se contente de cela pour ce qui concerne le problème qui l'intéresse.

Sans doute une analyse fondamentale du caractère de l'expérience différente des données des sens est la tâche de l'anthropologie. Car l'anthropologie conçoit l'expérience qui joue un si grand rôle dans la vie humaine, comme une activité, une activité de la vie. De ce point de vue l'expérience comme l'observe N. Hartmann, n'est pas sim-

(1) N. Hartmann: "Das Problem der Realitätsgegebenheit", p. : 16.

plement une connaissance basée sur les sens, mais c'est un problème qui concerne l'homme dans tout son être concret, toutes ses activités et toutes les situations concrètes de la vie. Or la notion de l'expérience conçue par David Hume à laquelle nous avons fait allusion plus haut, se basait sur une certaine théorie de la conscience. Cette théorie conçoit la conscience comme une sphère passive qui reçoit les impressions intérieures et extérieures telles qu'elles sont. Cette vieille théorie qui se fondait sur la notion de l'expérience dans le sens entendu par D. Hume, a fait faillite non seulement dans l'épistémologie, mais aussi dans la psychologie d'aujourd'hui. "La théorie de la boîte" qui conçoit la conscience comme une sphère enfermée, ou la théorie de John Locke, qui — autre forme de la théorie passive de la conscience — la conçoit comme une "*tabula rasa*" sont rejetées de la même façon en marge des recherches scientifiques. Même la psychologie, de nos jours, n'est plus une psychologie qui étudie seulement les phénomènes et les contenus de conscience mais c'est une science qui prend en considération en même temps les activités objectives de l'homme, sa conduite, et par conséquent, elle ne se repose plus sur ces théories. Quant à ce qui concerne la théorie de la connaissance, celles-ci ont complètement perdu leur sens. Car la théorie de la connaissance ne s'occupe pas de l'analyse de la conscience, mais prend en considération la relation entre la conscience et l'être, c'est-à-dire une relation qui a deux pôles; l'un de ces pôles est formé toujours d'une chose qui est, d'un "objet"; l'autre est une "formation de conscience"; de sorte que nous appelons acte la relation entre ces deux pôles. -

L'expérience dans le sens que lui donnent les empiristes, ne prend pas en considération la vie concrète, les activités de la vie, mais une connaissance obtenue par les sens et la perception. L'expérience dans le sens que lui donne au contraire l'anthropologie, exprime une activité qui s'oriente vers quelque chose, vers une spontanéité et s'adresse à la vie, à l'homme conçu dans l'ensemble de tout son être. L'expérience de la philosophie empiriste est basée directement sur la réceptivité du sujet. L'expérience anthropologique ne s'adresse ni au sujet ni à une faculté quelconque du sujet; elle s'adresse au contraire à l'homme tout entier, c'est-à-dire à l'homme considéré avec "toutes ses conditions d'existence" (son monde des valeurs, ses croyances, toutes ses activités de la vie et de la connaissance). Le terme "homme concret" que

nous employons, n'est plus une "façon de parler"; il vise à exprimer un groupe de phénomènes que l'expérience dans le sens gnoséologique ne pourrait ni exprimer, ni prendre en considération.

La vie de tous les jours est en contact étroit avec ce groupe de phénomènes. Mais comme toutes les choses de la vie journalière, la notion de l'expérience aussi se trouve dans un état non limité, non purifié; c'est la raison pour laquelle elle n'attire pas notre attention. D'ailleurs les phénomènes qui, en général, sont trop près de la vie, et qui nous entourent trop étroitement laissent en nous une impression trop claire et évidente; voilà pourquoi ils ne réussissent pas à être l'objet des recherches scientifiques; ou pour le moins, la science est obligée de laisser passer un certain temps avant de les prendre en considération. Or en réalité les véritables mystères, les vrais problèmes se trouvent dans ces phénomènes mêmes. L'orientation de la science et de la philosophie vers les phénomènes de la vie, et la prise en considération de ceux-ci, assure l'étude de ces phénomènes, et permet que la science et la philosophie ne s'éloignent pas de l'homme, mais restent dans ce monde.

L'expérience pour l'anthropologie est l'expression de toutes les activités de la vie de l'homme; l'homme est avant tout un être actif; ce qui nous rend donc mûrs, expérimentés ce sont nos activités. Or la notion de l'expérience gnoséologique ou empirique considère l'homme comme un appareil "recepteur", passif, et comme un sujet qui forge la connaissance. Ce sujet a des "appareils déterminés" qui "fabriquent la connaissance"; leur fonctionnement nous assure une connaissance déterminée, une connaissance expérimentale. La proposition: "l'expérience dans le sens anthropologique s'adresse à l'essence concrète de l'homme", veut signifier que l'homme est un être actif; car, celui qui agit, et par suite devient "expérimenté" c'est l'homme concret, c'est-à-dire l'homme tel qu'il est, tel qu'il existe dans la vie, parmi les autres hommes. Ce n'est pas un sujet, ou une de ses facultés qui est en question; et en réalité l'homme concret est celui que nous rencontrons, avec lequel nous sommes en relation d'une façon quelconque; ces relations ne sont pas abstraites mais concrètes; elles nous obligent à prendre une "attitude" positive ou négative; l'expérience trouve sa source dans ces relations, avec celles que l'on a avec le monde de l'être en général. Derrière ces deux genres de relations se trouve l'homme tel qu'il est,

c'est-à-dire avec son monde des valeurs, et ses croyances; car le monde des valeurs et les croyances apparaissent dans ces relations, dans ces activités. La conception que l'homme a sur la vie et sur la morale, son domaine d'intérêt, compose le noyau de ces relations et activités. C'est ce moyen qui dirige notre activité; la richesse de l'un fait celle de l'autre.

Mais les activités qui nous procurent les expériences, ne sont pas des activités quelconques ou des passe-temps. Ce ne sont pas les activités des sens ou d'une faculté quelconque de l'homme, mais celles qui sont produites par l'ensemble de l'homme pris concrètement, par ses valeurs centrales; elles ne ressemblent pas aux passe-temps; voilà pourquoi elles ne doivent jamais être prises dans le sens d'"occupations" vaines. Car "occupations" expriment des passe-temps quelconques qui excluent les véritables activités de l'homme, les activités de la vie qui ont un sens. Il existe des hommes qui fuient leurs véritables travaux pour se créer des "occupations"; mais ces situations restent en marge de l'expérience dans le sens anthropologique, en dehors de la véritable vie humaine. En effet la vraie vie humaine a ses activités et même ses soucis propres; l'homme doit continuellement lutter contre eux. Voilà pourquoi l'expérience dans le sens anthropologique, l'expérience de la vie ne peut jamais devenir ni routine ni occupation vaine: dès le moment qu'elle devient routine ou occupation vaine elle perd justement ce caractère grâce auquel elle ajoute quelque chose de nouveau à la vie; c'est une chose qui peut arriver par suite d'une activité monotone qui nécessite un travail déterminé; à partir de ce moment, de telles activités acquièrent un caractère mécanique, voire même passif. Sans doute l'homme dans son activité ne peut jamais rester dans les limites strictes de son métier, chacun a un domaine de vie qui dépasse celui de son travail normal; ce domaine peut être étroit, cette vie peut être plate, mais ils ne sont jamais égaux à zéro.

En réalité il existe une activité dans la vie qui devient routinière, et une expérience qui s'ensuit, mais il faut séparer l'expérience routinière de l'expérience que nous acquérons grâce à l'activité qui s'efforce de se dégager de nouvelles situations de la vie. Nous nous occupons essentiellement ici de l'expérience qui lutte avec les situations de la vie, de l'expérience qui mûrit l'homme. Prenons le cas d'un homme qui dans la fabrication d'une machine s'occupe uniquement de la facture d'une vis; un tel travail qui, au commencement, exige quand même

un certain besoin d'attention, devient automatique à la longue, et pourtant, même une telle expérience exige des attentions déterminées; plus tard, quand elle devient routinière, elle est une simple fonction des sens. Tout autre est le cas du constructeur de la machine: celui-ci s'efforcera toujours d'en augmenter le rendement, de la rendre plus parfaite.

Ceci nous fait voir que l'expérience est la valorisation des activités de la vie. Mais pour faire cela, il faut que l'individu les réalise personnellement, se trouve en personne au milieu d'elles; il ne peut jamais être question ici de rester en simple observateur. Car l'homme qui vit se trouve continuellement dans des situations variées et réelles de la vie qu'il doit effectivement éprouver. C'est pour cette raison que chaque situation de la vie exige que l'homme soit actif et prenne des décisions actives. Telles situations parmi lesquelles se trouve l'homme ne sont jamais identiques puisque elles sont réelles. Voilà pourquoi les expériences de la vie ainsi obtenues changent de personne à personne, de situation à situation; nous ne pouvons acquérir ici qu'un degré de maturité. Ce qui fait aussi que les expériences acquises dans la vie ne se transfèrent pas à d'autres. Alors, dans le domaine de l'expérience de la vie, faire la somme arithmétique des expériences et faire une induction est un non sens. Un commerçant formé dans le commerce n'additionne pas ses expériences pour agir en conformité à une induction tirée de là. Au contraire, un bon commerçant est celui qui s'identifie avec les expériences, les digère, mûrit avec elles, acquiert pour ainsi dire un sens nouveau qui lui est procuré par une maturité dans les affaires.

On comprend ainsi que chaque individu doit activement acquérir des expériences. C'est pourquoi les expériences qui sont le produit de la vie personnelle de l'individu ne se transmettent pas aux autres. Pour la même raison les conseils et les recommandations sont destinés à rester stériles: les conseils en effet non seulement considèrent identiques les situations dans lesquelles s'est trouvé l'individu, mais retiennent identiques les individus-mêmes; or c'est impossible: les faits réels sont uniques, ils ne se répètent pas; entre les individus, aucune identité n'est possible. L'expérience nous est procurée par une activité déterminée. Le conseil par contre est un repas servi. C'est pour cette raison encore que le rôle de la méthodologie, qui n'est autre qu'un "conseil scientifique", est

assez limité. Un homme de science expérimenté ne dirige pas les inexpérimentés, les débutants; il ne peut que les aider à acquérir une attitude scientifique. Ce qui n'arrive pas à procurer une clef pour résoudre les problèmes devant lesquels ces débutants se trouvent ou se trouveront. Chacun, personnellement et activement doit lutter contre le domaine des objets et des problèmes pour obtenir cette clef: ceci est valable pour toutes les activités humaines qui sont inaptes à devenir routine.

L'expérience en effet est une sorte de maturité, une sorte de connaissance que nous acquérons par notre activité. Seulement, cette activité doit correspondre à quelque chose de réel. Qui, alors qualifions-nous d'"expérimenté"? Nous appelons "un homme d'expérience" quelqu'un qui a travaillé dans sa vie journalière sur un domaine déterminé, qui s'est trouvé dans maintes situations de ce domaine. Nous disons par exemple un homme d'Etat expérimenté en parlant de A., un homme de science expérimenté en parlant de B., un laboureur expérimenté en parlant de C. Mais qu'est-ce que nous voulons bien exprimer par cela? Que signifie un homme d'Etat qui a de l'expérience?

Sans doute, nous ne voulons pas entendre par ce terme quelqu'un qui "s'occupe" simplement des affaires d'Etat, qui les contemple, les observe, qui, au besoin, les défend d'une façon "logique"; au contraire nous voulons entendre par cela un homme qui s'est trouvé dans les situations politiques les plus différentes, qui les a dirigées, qui représente une maturité acquise dans ces affaires dans lesquelles il a personnellement mûri et où il s'est approfondi. Un tel homme a vu beaucoup de choses en ce qui concerne l'administration de l'Etat; il a dû prendre bien des décisions à cet égard et en faire l'application. Toutes ces décisions sont prises activement et non en se conformant au cours naturel de la situation. La différence qu'il y a entre un homme pareil et un amateur de politique ou un employé, qui, emporté par une décision qui découle de la situation dans laquelle il se trouve et n'agit qu'en conformité aux analogies, aux traditions, consiste en cela que le premier, toujours actif dans ses décisions, réussit à prendre en considération toutes les probabilités, et a un sens spécial pour dominer la situation.

Par conséquent un homme d'expérience est quelqu'un qui peut envisager dans son ensemble tout ce qui fait partie de son propre domaine et même qui possède ce sens particulier pour en prévoir tous les cas.

C'est ce caractère seul qui distingue l'homme d'expérience de l'"amateur" du "dilettante" qui se laisse emporter par une situation à laquelle il reste sujet et dont il dépend. En face d'un homme expérimenté (par ex. un homme d'Etat) se place le type d'hommes qui imite les situations vécues par d'autres, leurs attitudes et leurs activités. Il est même difficile qu'un tel homme puisse produire une activité homogène; car ses décisions sont improvisées, prises sans réflexions préalables; elles ne dépendent pas d'une vue concrète, d'une conception de la vie politique mais simplement des exigences du moment; une considération ni du passé ni du futur peut avoir quelque influence sur elles.

Il est vrai que l'homme de par sa nature s'intéresse à quelque chose; il peut s'occuper de chasse, d'équitation, de science etc. Mais être amateur dans un domaine quelconque, ou s'occuper d'une chose, ne signifie pas avoir de l'expérience dans ce domaine ou dans cette chose. L'expérience anthropologique du moins n'est pas cela; elle exige la coordination et la collaboration des intérêts de l'homme et de son domaine de connaissance; ce qui est à dire que l'homme doit se donner tout entier avec son existence concrète. Un domaine de travail peut se transformer en un domaine de "passion". Mais une telle passion ne peut mûrir l'homme que si elle s'appuie à l'ensemble concret de l'homme, à toutes ses facultés. Un pareil homme reste toujours en marge de son activité n'en pouvant pénétrer que la technique; ce qui d'ailleurs ne veut pas dire qu'il le soit partout: un tel, qui fait preuve de grandes réussites dans le domaine de la science peut, en politique, être voué aux pires échecs; car, pareillement à tous les domaines, ceux de la science et de la politique exigent des expériences particulières à chacune.

Les mêmes phénomènes se rencontrent dans le cas d'un homme de science d'expérience et de celui qui, pour une raison quelconque, s'intéresse ou plus simplement "s'occupe" d'une science. Tout comme l'homme d'Etat expérimenté un savant expérimenté est un homme qui organise différentes situations scientifiques dans lesquelles il se comporte de façon active, lutte avec multiple problèmes, autrement dit, quelqu'un qui s'est rencontré avec un nombre infini de situations scientifiques, qui a résolu par lui-même les problèmes de son domaine, et qui généralement fait des recherches scientifiques. Celui-ci, grâce à cette activité, a acquis un sens spécial pour les problèmes scientifiques, et est devenu un homme d'expérience. A côté de lui se placent les per-

sonnes qui s'intéressent à la lecture et qui considèrent la science comme une "occupation". La sphère de cette occupation, c'est-à-dire ce qu'ils lisent et écrivent, représente une grande variété; bien des fois leurs efforts sont désordonnés; ne partant pas d'une "vue", leur production ne peut pas être homogène: tout comme l'amateur de politique, qui prend ses décisions sous la dépendance des situations parmi lesquelles il se trouve; comme celles-ci sont hétérogènes, celles-là le sont également; aujourd'hui il se propose de gagner les bonnes grâces d'une certaine catégorie d'hommes et ses décisions se conforment à ce but; demain d'autres besoins apparaîtront et cette fois les décisions se conformeront à de nouveaux sentiments, à de nouvelles situations. Etant dépourvu de l'expérience et de la connaissance qui sont nécessaires pour s'occuper objectivement de la réalité, il ne peut pas faire preuve de la capacité de prendre des décisions objectives qui peuvent avoir une importance basilaire pour l'avenir proche ou lointain de son pays; de cette façon l'hétérogénéité des décisions continue indéfiniment.

Comme l'amateur de politique prend ses décisions subjectives sous la dépendance d'une situation, l'amateur de la science fait de même; souvent il se met sous la dépendance d'une situation scientifique ou sociale qui est à la mode; aujourd'hui c'est Freud, demain Marx, un autre jour Hegel ou tout un autre qui incite sa curiosité. Ainsi le domaine d'une pareille personne qui n'a rien à faire avec la science et les problèmes scientifiques offre une grande variété. Plus que les recherches scientifiques il s'intéresse—même d'une façon non systématique—à la connaissance scientifique déjà existante; comme dans le cas de l'amateur de politique, son attitude est passive; il ne s'occupe que d'apprendre ce qui existe et se sait déjà. La langue scientifique qualifie ces personnes de "dilettantes". Nous voulons indiquer la même notion en parlant de celui qui "s'intéresse" à la science et de celui qui "s'en occupe". L'homme de science expérimenté est le contraire; il est parfaitement actif comme le véritable homme d'État; il a, durant sa vie, connu maints problèmes scientifiques, affronté tous ceux qui ont surgi dans les recherches scientifiques; il est en lutte permanente avec eux. Il a un point de vue scientifique, un domaine de problèmes sur lequel il travaille et une maturité qui en résulte; mais il ne suffit pas de posséder ce domaine des problèmes pour être plein d'expé-

riences: il possède en même temps une expérience qui lui permet de savoir comment on étudie et comment on peut étudier tous les problèmes scientifiques. Car "les problèmes de tous les domaines nécessitent la même rigueur dans la recherche." (Martin Heidegger, *Meta-physik*).

De même un fermier expérimenté n'est pas quelqu'un qui laisse son métier au point où il l'a trouvé; au contraire c'est un homme qui s'approfondit dans ce métier, organise l'état de labourage de ses terres, fait les prévisions sur les probabilités de la production, autrement dit réfléchit, travaille activement dans son domaine où il fait des progrès, mûrit, en un mot se forge un sens spécial. Ce qui n'est possible que quand on se met tout entier dans son travail et qu'on est armé de toutes les connaissances nécessaires. Le cas vaut pour tous les domaines et ne se limite pas aux exemples que nous avons donnés. Il n'y a pas de doute que le métier du fermier aussi peut être réduit à une "occupation". Mais si le labourage a un but et ce but est d'obtenir une récolte bonne et rationnelle, dans ce cas la situation est autre. Ici la différence entre le fermier expérimenté et le fermier non expérimenté se met en évidence de soi-même. Il n'est pas possible de la faire ressortir avec la même évidence dans les autres domaines de la vie; par ex. en politique il est difficile de s'en rendre compte, étant donné que le résultat de ce qu'on a fait, le fruit des mesures qu'on a prises ne s'obtiennent qu'au bout de longues années. Cette difficulté est bien plus petite quand il s'agit de l'activité d'un homme de science, d'un cultivateur, d'un chasseur: il est facile de mesurer les fruits de telles activités.

Donc, avoir de l'expérience, signifie s'être trouvé dans une situation, être déterminé par elle, changer dans une certaine limite. Ne pas changer, ne pas être déterminé c'est agir d'une façon mécanique. Nous avons dit que cet état de chose reste en marge de la notion de l'expérience que nous envisageons. Mais il ne suffit pas d'être déterminé par la situation, il faut en même temps la travailler, la dominer, développer une activité sur elle, mûrir avec elle; c'est d'ailleurs ce qui constitue le côté le plus important. Il est vrai qu'il ya des activités quelconques qui ne procurent aucune maturité à l'homme. Elles sont passagères et disparaissent sans laisser de trace. Il y a pourtant des hommes qui ne connaissent que ce genre d'activité. Ils sont limités dans leur schéma; s'ils se trouvent en présence d'une situation qui surpasse ce

schéma ils trébuchent. L'instruction dans ces cas est d'un effet limité. Quelque chose de supérieur est exigé: il faut surtout élaborer mentalement les expériences qui sont le résultat de ses propres activités. Ceci ne peut être fait que par la personne-même qui agit, qui met en relation le connu avec l'inconnu, qui profite des "expériences objectives" des autres, qui est en état d'apprendre toujours des choses nouvelles. C'est pour cela que Kant dit: "par rapport à l'animal, l'homme est un être qui est obligé d'apprendre jusqu'à la fin de sa vie."

Tous les exemples que nous avons donnés et toutes les analyses que nous avons faites nous montrent clairement que l'expérience anthropologique est un genre d'activité, un faire, un diriger, un organiser quelque chose basé sur la réalité. En face de cela se trouve l'expérience passive qui consiste à subir une situation. Mais encore cette expérience passive n'a rien de commun avec la notion d'expérience empiriste, puisqu'il ne s'agit pas ici du sujet et des sens de l'homme, mais de son être tout entier. Ainsi nous obtenons deux espèces d'expériences anthropologiques: 1: l'expérience active (expérience acquise grâce à un agir); 2: l'expérience passive. Dans l'expérience l'homme agit, fait quelque chose; il organise son activité et la dirige. Plusieurs exemples ont été donnés à ce propos.

Ce que l'homme subit dans le domaine des expériences passives sont les faits et phénomènes qui ne dépendent pas de lui. Ces faits et phénomènes peuvent se rapporter à l'essence et à la structure de l'homme et du monde. La mort, un tremblement de terre, souvent une maladie sont des faits de ce genre; ils peuvent également être occasionnés par l'homme (en tant qu'individu ou collectivité), comme la guerre, l'incendie etc. Une fois ces phénomènes arrivés, comme dans les situations du domaine de l'expérience active, il faut que l'homme les aborde et les vive. Or l'homme réussit à éviter en partie et quelquefois entièrement certains des phénomènes qui rentrent dans la sphère de son activité; ce qui est impossible dans la plus grande partie des phénomènes faisant partie du domaine de l'expérience passive; leur arrivée ne dépend nullement de la volonté de l'homme.

Comme notre vie active nous rend mûrs, ainsi vivre les situations des expériences passives nous rend expérimentés. Certains phénomènes peuvent changer l'homme de fond en comble (par ex. la guerre, la mort,) ou bien ne l'influencent en rien et ont un caractère passager.

Ceci n'est pas dû à la nature des phénomènes, mais au contraire à l'essence, à la structure de l'individu. La guerre est un des faits les plus caractéristiques qui produisent un grand changement sur l'homme. Ceux qui ont personnellement participé aux batailles reviennent très souvent fondamentalement changés; leur attitude-même en face du monde, peut changer. Un changement essentiel peut également arriver sur quelqu'un qui a vu la mort de ses prochains; seulement, s'être trouvé dans cette situation ou dans d'autres n'a pas le même effet: dans le cas de la mort on se trouve en face d'une situation irrémédiable.—

Un phénomène voisin, également irrémédiable, est le tremblement de terre. Une fois commencé, nous en devons attendre la fin. Nous ne pouvons que nous protéger du danger qui en découle, et rien d'autre. La maladie et d'autres phénomènes de la vie que nous subissons sans en être la cause sont du même caractère, N'importe lequel d'entre eux fait connaître à l'homme les côtés jusqu'alors inconnus de la vie. Grâce à eux on se fait une expérience sur des domaines déterminés de la vie. Le côté commun à ces faits est que l'homme les traverse passivement. Il est vrai qu'une certaine activité s'y trouve aussi, seulement cette activité ne concerne pas la conduite du phénomène (comme par ex. dans le cas d'une maladie), mais bien à le subir.

Evidemment le rôle joué dans la vie par l'expérience active est plus grand, ses domaines plus variés. Cette variété est aussi vaste que l'activité de l'homme; le domaine d'expérience d'un commerçant et celui d'un homme de science sont très différents. Ce qu'enseigne l'expérience, même dans un même domaine, n'est pas identique: cela dépend de l'individualité de l'homme. Des hommes qui traversent et qui vivent les mêmes situations acquièrent un degré différent de maturité. De quoi dépendra cette différence de maturité donnée par l'expérience qui provient des mêmes situations de la vie?

Il n'est pas aisé de répondre à cette question, car ceci exige une recherche fondamentale qui doit avoir pour but d'analyser le problème des valeurs. Nous nous contenterons ici de poser le problème. En effet ce sont les valeurs qui dirigent et déterminent l'activité des hommes et en forment le fond. Ces valeurs déterminatives de l'activité

humaine sont variées<sup>1</sup>. L'une ou quelques unes peuvent être centrales. Leur rang est la base de l'activité des hommes.

La différence de maturité donnée par l'expérience aux hommes qui se sont trouvés dans les mêmes situations provient de la différence des valeurs qui déterminent leur activité; les valeurs qui s'adressent à l'homme dans son être tout entier, assurent qu'il se trouve ainsi tout entier dans son activité. Les mêmes valeurs qui déterminent notre activité déterminent également notre horizon d'existence et notre intérêt. L'activité qui reste en marge de ces valeurs est passagère; elle nous frise sans laisser de trace (par ex. une activité qui devient routine). L'étroitesse de l'horizon de certains hommes que nous appelons "enfants" indépendamment de leur âge, leur inexpérience dépend de ce que les valeurs qui déterminent leur activité sont limitées, leurs "organes des valeurs;" sont sensibles pour un nombre limité de valeurs. Cet ensemble de valeurs peut quelquefois se limiter seulement aux valeurs vitales et aux valeurs moyennes.

Mais l'expérience qui résulte de notre activité n'est pas uniquement celle qu'on observe dans le domaine des métiers qui exige la connaissance. A côté d'elle se trouvent des domaines d'expériences exclusivement "humains", où la connaissance scolaire et professionnelle n'a presque pas de rôle. Car ce genre d'expérience ne concerne pas simplement le domaine professionnel de l'homme, mais tous les domaines et toutes les activités de la vie. Nous appelons cette expérience "L'expérience de la vie"; elle est un genre commun parmi les hommes; il y a même de telles expériences de la vie qui arrivent une seule fois et où la connaissance scolaire ou professionnelle n'a aucun rôle du tout. L'"expérience de la vie" est également variable d'homme à homme: cela dépend du monde des valeurs des hommes. On peut donner à cet égard l'exemple de deux camarades d'école qui, en se rencontrant après bien des années, se trouvent tellement changés qu'ils ne se reconnaissent plus. L'expérience de vie concrète indique par conséquent une vaste sphère des phénomènes; ici il n'est plus question d'une sphère de vie déter-

(1) La différence des valeurs dépend de la structure bio-psychique de l'homme, laquelle en forme le noyau. Mais ce noyau qui ne peut pas rester tel quel, doit se développer au cours de la vie, et ce développement n'est pas uniquement le résultat du devenir bio-psychique, mais de l'"ensemble concret" de l'homme.

minée, mais de toutes les sphères, de tous les domaines de l'activité humaine de la vie.—

Faire la somme d'un nombre d'expériences, dresser une sorte de statistique ne produit ni l'expérience du métier, ni celle de la vie. C'est un phénomène très "humain". Donc ce que nous appelons un homme "expérimenté", un homme mûr est quelqu'un qui a connu un grand nombre de situations, passé dans maintes conditions de la vie différentes les unes des autres et s'est toujours comporté de façon active. Nous disons de façon active car un tel homme n'est pas celui qui simplement s'est trouvé en face de beaucoup de choses qu'il a observées et constatées passivement; mais au contraire est celui qui, au moins la plupart du temps, s'est conduit activement; ce caractère est propre à l'ensemble de la vie concrète de l'homme et non un caractère externe. Comme dans le domaine de connaissance, dans le domaine de l'"expérience de la vie" (autre genre de connaissance) aussi l'homme n'arrivera jamais à tout apprendre,

«L'expérience de la vie" qui est le résultat de toutes nos activités (produit des luttes contre le monde et les phénomènes de la vie), est une source qui nous enseigne sans cesse depuis l'enfance jusqu' à la mort des choses nouvelles. Bien des fois cela arrive indépendamment de notre volonté et même contrairement à nos désirs. Quelquefois il est même impossible d'éviter certaines situations arrivées ou entraînées d'arriver. Car bien des fois ces situations se dressent devant nous, indépendamment de nous.

C'est pour cette raison que dans le domaine de l'expérience de la vie et celle du métier qui sont tellement concrètes, une situation vraie et une situation simulée sont bien différentes; ces deux choses ne nous conduisent pas à la même conclusion. Par ex. la guerre et les manœuvres, ou bien gérer et administrer personnellement une affaire et gérer et administrer cette même affaire sous l'observation de quelqu'un en guise de "stage". De même il est très différent d'observer une situation de vie vécue par un autre et de la vivre personnellement. Ces différences sont comme celle qui court entre l'abstrait et le concret, entre ce qui est fait pour plaisanter et ce qui est fait sérieusement. En effet une situation réelle concrète implique des responsabilités; l'individu est ici actif: bon gré ma. gré, il répond personnellement de ses actes (la responsabilité peut être morale). Tandis qu'une situ-

ation qui n'est pas réelle n'implique aucune sorte de responsabilité: la personne n'est pas active, ou bien son activité est simple imitation. Tout cela ne nous fait pas acquérir la véritable expérience.

En vérité dans la sphère des métiers, on a besoin d'être dirigé. Par exemple quand on introduit des débutants dans la vie scientifique, des hommes d'expérience de ce domaine doivent nécessairement les diriger. Seulement cette direction doit être telle que les débutants puissent acquérir le caractère d'hommes de science indépendants; sinon ils ne peuvent pas avancer et se charger de responsabilités scientifiques, ou plutôt ils ne peuvent pas pénétrer cette sphère. Mais aucune nécessité et aucun besoin ne s'imposent pour être dirigé dans le domaine de l'expérience de la vie. Il est impossible de supposer et de prévoir les situations qu'un individu vivra. Et même si on les prévoit cela ne sert de rien. Chacun dans ce domaine est pour ainsi dire en tête à tête avec soi-même. Chacun doit faire ses expériences en personne. —

Dans son essence la vie de l'homme peut être comparée à une chaîne des situations; c'est un "tout" du premier au dernier anneau. Mais un "tout de l'expérience" obtenu à travers diverses situations de la vie ne peut être transmis aux générations futures que partiellement. c'est-à-dire seulement dans les domaines qui peuvent être objectifs, fixés: ce sont des domaines tels que ceux de la science, de l'art, de la technique. Les expériences obtenues dans ces sphères se transmettent de génération en génération par écrit ou autres moyens du même genre; nous en pouvons profiter ou les combattre; nous cherchons la bonne voie si on s'est fourvoyé; et nous ajoutons de nouvelles expériences dans le cas où l'on s'est bien orienté.

Au contraire le domaine d'expérience que nous appelons "expérience de la vie" dans un sens spécial ne se transmet nullement; ces expériences sont obtenues, acquises par chacun, personnellement. Quelquefois elles n'attirent même pas l'attention. Un tel domaine est celui des valeurs pures; et chaque valeur a un côté individuel. L'"expérience de la vie" appartenant à cette valeur individuelle est liée à l'individu comme toutes ses particularités, et ainsi elle reste. Même si quelqu'un réussissait à la rendre objective, c'est-à-dire à la fixer, son influence sur d'autres, son transfert, restent limités. Ceci est possible, au moins en partie, par des écrits qui parlent des expériences personnelles (biographies), des poésies et en général les ouvrages littéraires;

grâce à ce moyen on décrit certaines formes certaines situations de la vie qui peuvent avoir un rôle éducatif ou qui peuvent être des exemples à imiter. Ainsi on peut découvrir les côtés destinés à rester cachés de certains hommes et l'on peut travailler pour qu'ils prennent un caractère d'actualité. Mais il est difficile de déterminer un effet direct de cette expérience. Dans ce sens on peut parler d'une expérience qui résulte d'une époque; les mêmes particularités se rencontrent également là. —

Cette notion de l'expérience que nous avons décrite jusqu'ici n'est pas le produit d'une théorie. C'est au contraire le résultat d'une analyse directe des phénomènes de la vie. Car cette notion de l'expérience trouve sa source dans les activités mêmes de la vie, c'est-à-dire dans les véritables situations de la vie. Tandis que la notion de l'expérience empiriste et gnoséologique est plutôt le fruit d'une théorie et est traitée tout d'abord en philosophie et en science; voilà pourquoi est-elle l'objet d'un grand nombre de théories, et sujette à autant de changements.

Mais avons-nous le droit d'isoler la notion de l'expérience empiriste-gnoséologique, de l'expérience de la vie? Cela constitue un autre problème qui a rapport au problème, s'il faut isoler ou non notre connaissance de notre vie. Pour nous un tel problème d'isolation ou d'abstraction ne peut même pas se poser. —

Toutes les explications données jusqu'ici nous ont amenés à ce résultat: si le problème de l'expérience est considéré du point de vue anthropologique il forme un domaine trop vaste et ne peut jamais être embrassé par la notion de l'expérience empiriste-gnoséologique; autrement dit l'expérience ne peut pas être passive; elle signifie une certaine activité qui est de faire quelque chose et même de le faire personnellement. Il a été démontré qu'en face de cette expérience, une expérience de vie passive existe également mais celle-ci n'a rien à faire avec la passivité de l'expérience dans le sens empiriste-gnoséologique.

Nous arrêtons sur cette base du phénomène de l'expérience dans son sens large et faisons ressortir la différence de *nature* entre l'homme et l'animal (ce qui nous conduit à un résultat tout autre des théories qui partent de la raison, de l'esprit, ou de toute autre faculté), c'est-à-dire

X

188

déterminer les formes de la manifestation de l'expérience chez l'homme et chez l'animal, et les rôles respectifs qu'elle y joue, peut nous amener à des résultats féconds du point de vue anthropologique. Faire ressortir ce problème qui exige une analyse fondamentale, sera l'objet d'un travail qui fera suite au présent.

*(Traduit par le Dr. Z. Umur)*

Şişli Tıp Fakültesi  
Nöroloji Uzmanı ve Doçentü Dr.  
Sembel